

Pierre, il n'y avait sûreté nulle part. L'agent de la commune, Frangin (je le nomme par un sentiment d'estime et de reconnaissance), vint nous prévenir qu'il fallait se sauver, qu'on devait le lendemain faire des visites domiciliaires à Parcieu, que M. Dechazelle et son beau-frère seraient arrêtés, s'ils ne fuyaient aussitôt. « Quant à votre jeune homme (c'était de moi qu'il voulait parler), il peut se cacher dans le jardin en habit de paysan, et vos dames peuvent rester, attendu qu'il ne leur sera rien fait. » M. Dechazelle, toujours muni de son passeport, se dispose à s'en aller de grand matin avec son beau-frère. Costumé en ouvrier, ayant une veste grossière, un mauvais pantalon, de gros souliers, sans bas, la tête couverte d'un chapeau à cornes très-commun, il part, n'emportant avec lui que quelques assignats, un porte-crayon et un parasol *couleur de rose*. J'eus beau le supplier de renoncer à ce parasol, qui trahirait son déguisement, il n'y eut pas moyen. C'est ainsi qu'il courut à travers les champs, pour éviter les grandes routes. Son intention était d'aller à Paris, se mettre dans quelque manufacture d'indienne, en qualité de dessinateur, car il était pour le moment privé de toute ressource pécuniaire. Après bien des traverses, qu'il serait trop long de raconter, voyageant la nuit et se cachant le jour dans de méchants cabarets, il arrive à Mâcon, chez un per-ruquier pour se faire raser. Comme il tenait le bassin et que son visage était tout barbouillé de savon, le barbier lui dit : Monsieur sait-il la grande nouvelle ? Non, qu'est-il arrivé ? Le bruit court que Robespierre a été guillotiné, ainsi que les membres de la commune, que le peuple de Paris est dans l'ivresse de la joie, etc. A ces